

*Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche. Mais ce matin là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».*

La voix surprit Mathilde : un timbre masculin, doux, mais légèrement directif. Elle avança tout de même dans l'appartement, lentement, avec curiosité et une pointe de méfiance. D'ordinaire, elle ne se serait pas aventurée dans un logement inconnu, mais là, une force dissimulée lui formulait qu'elle pouvait continuer sans aucune inquiétude. Laisant momentanément de côté son rendez-vous du 5e étage, elle s'approcha de l'origine de la voix, comme hypnotisée. Au fond de l'appartement, une porte ouverte l'invitait à s'approcher. Mathilde avança et entra avec réserve. La pièce affichait des couleurs rouge bordeaux. Elle ressemblait à un petit salon, une sorte de fumoir d'antan où les hommes se réunissaient entre personnes du même sexe. Une bibliothèque meublait une partie importante des murs de la pièce. Des fauteuils cosy attendaient Mathilde, mais personne ne semblait occuper le salon. Un éclairage doux produit par des lampes anciennes en laiton, donnait à l'espace une sensation de bien-être. Le soleil n'était pas encore levé en cette heure matinale, une unique petite fenêtre témoignait d'un accès extérieur, mais elle était si haute que l'on apercevait seulement la nuit, quelques étoiles et la lune. L'astre brillait juste dans les yeux de Mathilde comme s'il avait choisi de se trouver là, à cet instant. La jeune femme fit un tour d'horizon complet du regard et, ne voyant aucun individu, esquissa une volte-face. C'est alors qu'elle l'entendit de nouveau :

— Attends, ne pars pas !

Mathilde remarqua le changement : la voix était passée de la deuxième personne du pluriel à la deuxième personne du singulier ; et elle provenait bien du petit salon, se faufilant bizarrement dans la pièce, s'insinuant entre les livres, peut-être. Étrangement, Mathilde était interpellée par cette voix, ou plus exactement c'est comme si elle la connaissait depuis toujours. La voix devança ses pensées.

— C'est normal que tu ne me voies pas, personne ne me voit.

Mathilde crut à une plaisanterie, mais la voix semblait vraiment sincère. La jeune fille montra une hésitation dans son comportement. Se trouvant dans l'embrasement de la porte, elle observait l'entrée de l'appartement, comme prête à repartir.

— Reste ! s'il te plaît.

La voix était douce, agréable, légèrement suppliante. Mathilde avait envie de lui faire confiance, mais une autre présence discrète dans son cerveau lui disait qu'il fallait qu'elle se méfie. Elle se souvint qu'en ce moment, elle aurait dû se trouver au-dessus, dans l'appartement de madame Jean pour sa piqure d'insuline. La voix réitéra :

— S'il te plaît. Je t'en prie, tu ne vas pas m'obliger à me mettre à genoux !

Mathilde allait répondre « non, bien sûr ! » quand elle réalisa l'incongrue situation. En l'écoutant, elle imagina le monsieur souriant et plaisantant. Elle esquissa elle-même un sourire, mais resta néanmoins sur ses gardes.

— Ah ! Je savais bien que tu avais de l'humour ! Entre et assieds-toi.

Mathilde posa sa trousse d'infirmière sur un des fauteuils et s'installa sur le deuxième. Elle cala ses fesses au bord de l'assise, prête à se lever.

— Mais où êtes-vous ?

— Tu peux enlever ton manteau, crois-moi, il fait chaud ici.

— Je ne pense pas rester longtemps, il y a votre voisine qui m'attend.

— Ne t'inquiète pas pour elle, je l'ai avertie.

Mathilde fronça les sourcils, se demandant de quel droit ce monsieur avait prévenu sa patiente tout en étant rassurée qu'il l'ait fait.

*De toute façon, je ne vais pas m'attarder, se dit-elle.*

— Fais-moi plaisir, enlève ton manteau et assieds-toi confortablement.

Mathilde s'exécuta, elle choisit de lui faire confiance, après tout, il paraissait sincère. En face du fauteuil se trouvait un tableau. Le paysage représentait un lac autour duquel une promenade avait été aménagée. Des marcheurs déambulaient, prenant le temps, d'autres personnes déjeunaient en famille sur une couverture. Le printemps semblait bien installé avec ses arbres fleuris et sa lumière renaissante. Le regard de Mathilde s'attarda sur ce tableau qui lui paraissait familier. Puis, sortant de sa rêverie :

— Mais, vous voudriez qu'on parle de quoi ?

— Il est beau ce tableau, n'est-ce pas ?

Mathilde fronça les sourcils et montra un air agacé.

— On se connaît ?

— Oui, on se connaît, mais tes souvenirs sont sûrement un peu... transformés.

— ?

— En tout cas, je pense beaucoup à toi et je suis fier de toi.

— D'accord, mais, faudrait me dire qui vous êtes et dans quelle circonstance on s'est déjà rencontrés...

La voix ne répondait pas, comme si elle hésitait. Alors Mathilde montra de l'impatience et esquissa un mouvement. La voix réagit immédiatement.

— Regarde derrière toi sur la bibliothèque juste au niveau de tes yeux...

Mathilde se leva prudemment et se dirigea à l'endroit nommé.

— Sur ta gauche, il y a un livre avec une couverture ancienne. Le titre c'est : *Les Beaux prés*, l'auteur est très peu connu. Attrape-le et observe la préface.

Mathilde ouvrit le livre à la page dite et lut la phrase à haute voix :

« *Les gens que nous avons aimés ne seront plus jamais où ils étaient, mais ils sont partout où nous sommes* » Alexandre Dumas.

Brusquement, elle se sentit replongée quelques années en arrière. Sans pouvoir résister à cet élan, elle se laissa aller, prise dans le tourbillon du temps : elle se trouvait soudainement avec son père, se promenant au bord d'un lac non loin de leur habitation. Tout de suite, Mathilde pensa au tableau, elle savait pourquoi il lui était familier. Ils avaient l'habitude de se balader tous les deux lorsque la maman de Mathilde travaillait. Ses horaires décalés d'infirmière à l'hôpital l'obligeaient à s'absenter parfois le dimanche. Les couleurs étaient magnifiques ce jour-là. Les arbres se reflétaient sur l'eau et le paysage donnait l'aspect d'un tableau impressionniste. Pendant la marche, à un moment précis, son père resta pensif. Peut-être se sentait-il déjà malade à ce moment-là, bien qu'il n'eût rien dit à sa famille. Mathilde voulut rompre cette pause inquiétante :

— Papa ?

Il sortit de sa rêverie et lui parla naturellement, laissant de côté la raison de cette escale.

— Tu sais ma fille, je réfléchissais à une des citations que j'aime le plus et je voudrais que tu la retiennes et la gardes dans tes souvenirs...

C'est ce jour-là qu'elle entendit pour la première fois la phrase écrite dans les premières pages du livre. Mathilde avait quinze ans.

Cette citation résonne à présent dans sa boîte crânienne, son cerveau ondule de la voix de son père qui s'entremêle autour de celle du monsieur comme deux serpents enlacés.

Son père, le monsieur ; le monsieur, son père... Serait-ce possible ?

Mathilde se réveille en sursaut. La sonnerie matinale fait un bruit assourdissant, elle a du mal à comprendre où elle se trouve puis se rend compte qu'elle est dans son lit. La jeune infirmière montre des difficultés à émerger. Tout ceci avait l'air si réel ! Son cauchemar était très éprouvant et très... véridique. Mathilde se lève, une migraine terrible lui encombre l'encéphale. La citation d'Alexandre Dumas continue de tourner dans son esprit comme dans le tambour d'un lave-linge. Mathilde se prépare un grand café, le bruit de la cafetière est compliqué à supporter, mais l'odeur la rassure. Les volutes de vapeur s'échappent de la machine et enveloppent Mathilde d'un réconfort. C'est l'hiver, il fait froid. Le liquide chaud qui descend lentement dans son corps la réchauffe. Il fait encore nuit. La jeune femme doit se rendre chez Mme Jean pour sa dose d'insuline et la surveillance de son diabète. Des frissons lui rappellent qu'elle n'a pas pris son polaire. S'habillant, elle sait qu'elle a fait un cauchemar

cette nuit, mais maintenant, elle se sent un peu mieux. Évoquer son père disparu trop tôt l'a vraisemblablement éprouvée. Le souvenir de cette citation phare lui remet à l'esprit son papa absent. En quelques sortes, la phrase lui a redonné un espoir. Celui de la présence de ses proches et en particulier son père, même après leur mort. Il est probablement partout où elle se trouve à présent : dans ce café qu'elle aime noir et très chaud comme lui, dans cette façon de se réchauffer les mains, dans son goût pour la lecture. Toutes ces petites choses qui constituent sa vie aujourd'hui et qui sont imprégnées de son papa. Les discussions endiablées dans lesquelles elle voulait absolument avoir raison, quand elle lui demandait son avis sur le devoir de français. L'immortalité, mais d'une traduction différente de celle dont on a l'habitude d'évoquer.

C'est bien cela qu'il désirait lui transmettre avant de mourir : il vit encore dans tout ce qu'il a marqué de sa personne, et tout ce qu'il a laissé. Tous ses éléments qui ont fructifié, venant de lui et grâce à lui.

Mathilde part fatiguée, mais ragaillardie pour sa journée de travail.

En revêtant son manteau dans le hall d'entrée, elle jette un œil sur la console où elle pose habituellement ses clefs. Quelque chose d'anormal se trouve là. Un livre inconnu avec une couverture ancienne trône en bonne place. Mathilde, épuisée, doit s'approcher pour mieux l'observer. Le titre de l'ouvrage : *Les Beaux près*.

Un sentiment étrange l'envahit. Un tourbillon lui fait tourner la tête. Elle n'ouvrira pas le livre, car elle sait déjà quelle est la préface, elle y réfléchira plus tard, ça fait beaucoup pour aujourd'hui.